

Tangence



Quand les Algériens s'aimeront comme s'aiment les oranges...

Aziz Chouaki, *Les oranges*, [s. l.], Éditions Mille et une nuits, 1998, 95 p.

Robert Dion

Number 59, January 1999

Écrivains d'ailleurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025999ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025999ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dion, R. (1999). Review of [Quand les Algériens s'aimeront comme s'aiment les oranges... / Aziz Chouaki, *Les oranges*, [s. l.], Éditions Mille et une nuits, 1998, 95 p.] *Tangence*, (59), 139–142. <https://doi.org/10.7202/025999ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Quand les Algériens s'aimeront comme s'aiment les oranges...

Aziz Chouaki, *Les oranges*, [s. l.], Éditions Mille et une nuits, 1998, 95 p.

Après la *Trilogie tropicale* de Raphaël Confiant (1994, 1995, 1997), voici que les Éditions Mille et une nuits récidivent en publiant un texte inédit d'un écrivain issu de la francophonie : *Les oranges*, d'Aziz Chouaki. Il est heureux qu'un écrivain algérien encore peu connu hors de son pays, qui a pris la route de l'émigration en 1991, soit ainsi rendu accessible au public à un prix (très) raisonnable, et au surplus par un éditeur bien diffusé. Car la découverte en vaut la peine : le récit de Chouaki renferme ce qu'il faut d'humour et de pathos, de désinvolture et de gravité, de quotidien et d'aventure pour composer un portrait crédible — c'est-à-dire attachant et effrayant — de cette Algérie qui défraie la chronique avec son cortège d'horreurs quotidiennes.

Au principe du texte de Chouaki, il y a, pour parler comme les sémioticiens, un mandat à la fois fantaisiste et poétique. En 1830, lors d'un massacre perpétré par les soldats français de la colonisation, une orange transpercée par une balle, avant de « s'éteindre », dit à l'enfant survivant de la famille : « À partir d'aujourd'hui, tu es désigné par le Royaume des Oranges pour établir la légende de ta race. À présent, tu vas me faire le serment que voici : "Je jure d'enterrer à jamais cette balle le jour où tous les gens de cette terre d'Algérie s'aimeront comme s'aiment les oranges" » (p. 15). Dès lors s'amorce une traversée de l'histoire algérienne, du point de vue de l'orange pour ainsi dire, qui se fixe sur trois moments principaux, la colonisation française de 1830, la guerre d'indépendance (1954-1962), le règne actuel de

l'islamisme terroriste, trois moments qui correspondent à trois parties du récit scandées par des intermèdes contemporains qui portent le simple titre de «Balcon» et qui laissent imaginer une vie normale et bon enfant qui se déroulerait dans un pays enfin libéré de ses fanatiques.

Parallèlement donc aux intermèdes mettant en scène le petit peuple d'Alger évoqué par un *je* posté sur son balcon, témoin modeste mais combien essentiel d'une existence rythmée par le football, la belote, les disputes de voisins, la petite délinquance et la solidarité des gens simples, le récit se déploie dans le temps d'une histoire tragique, bloquée, où le pire est toujours sûr; d'une histoire qui revient sur elle-même, fait des boucles, comme en témoigne sur le plan formel l'utilisation des leitmotive: celui des oranges, certes, mais aussi ceux de l'œuf-mot («entre deux touffes de persil et une botte de poireaux, se passe le mot, l'œuf, oui, qui roule boule. Chaud dans les mains se passe l'œuf le mot, quotidien, quotidien» — p. 19), du cercle parfait ou encore de la pastèque découpée par Albert Camus, non pas en quartiers mais en larges tranches rondes, «comme ça chacun il a un peu de cœur» (p. 31). Outre la figure du pied-noir Camus passent et repassent celles, quasi mythiques, d'Abdelkader, émir qui combattit la France et tenta d'organiser un état arabe, et d'Isabelle Eberhardt, voyageuse et aventurière d'origine suisse qui devint musulmane et mourut en Algérie au début du siècle¹.

Procédé original — et à mon sens très efficace —, la narration du versant historique du récit est confiée non plus à un *je* familier représentant le peuple éternel, mais à un *je* inassignable, mobile, inconsistant et vire-capot, «[j]ongleur de visages, créateur

1 Isabelle Eberhardt naît en Suisse en 1877 d'une mère allemande et d'un père russe aux idées anarchistes. Élevée d'une manière non conventionnelle, elle reçoit une excellente éducation, quoique hors normes : à huit ans, elle parle russe, français, allemand et arabe, est déjà familière avec les idées de Bakounine. Plus tard, éprise de liberté, elle émigre en Algérie avec sa mère; là elle trouve un pays selon son cœur. Elle s'habille en homme, prend le nom de Si Mahmoud, explore la contrée de fond en comble, parcourt le désert et approfondit l'islam, auquel elle se convertit finalement, sans pour autant renoncer au kif et à l'absinthe — ce qui, en pays musulman, est évidemment mal vu. Elle finit par épouser son amant arabe, mais la réprobation générale, la pauvreté, l'abus de drogues et d'alcool, la font peu à peu glisser vers le désespoir. À bout de forces et de nerfs, elle meurt dans la crue d'un oued à Aïn Sefra (Algérie) en 1904, laissant un roman inédit, plusieurs nouvelles et surtout des écrits intimes (journal et lettres).

et faussaire de légendes inédites» (p. 20). Ce narrateur a participé à la résistance contre les conquérants français, a été marxiste avec Fanon et les socialistes décolonisateurs dans les décennies 1950 et 1960 («Moi je suis étudiant à la fac, sciences-éco, membre actif du FLN, le temple du Pouvoir. Et, je suis... alors là, vraiment sans pitié» — p. 41) et a rejoint, dans les années 1980 et 1990, les barbus du Front islamique du salut («Avec le marxisme, j'ai rejeté l'Occident, bébé avec l'eau, pas le temps, vite, le serment. Le vent vrai, celui de la grande race, humer et suivre. La température mentale du pays vire religion, islam, au ras du texte. La nature a horreur du vide, donc arrière toute, obligé, comment tu veux faire...?» — p. 54). Sous le regard de ce *je* qui constamment se transforme et qui — détaché, ironique et désolé — observe ses propres métamorphoses, l'histoire algérienne prend l'aspect d'un enchaînement de catastrophes qu'on devine causé par une contradiction insurmontable : alors que «dans un mètre cube de terre d'Algérie il y a du sang phénicien, berbère, turc, français, maltais, espagnol, juif, italien, yougoslave, cubain, corse, vietnamien, angolais, russe, pied-noir, harki, beur» (p. 48), les politiciens n'ont d'autre obsession que d'imposer le UN, l'Unique : «Ben Bella, notre président, choisit un chiffre : c'est le chiffre Un, celui du fascisme absolu. UN parti, UNE langue, UNE religion» (p. 40). Quant aux idéologues du FIS, ils n'agissent pas autrement : «Donc normal ça perdure, ça violence, ça extrême. Passer de Marx à Mahomet, faut le faire, hein ? Mais tout s'équalise dans nos petites têtes d'indigènes. Re-renverser Hegel. Un partout» (p. 68). Du coup, il n'y a rien d'étonnant à ce que le «programme» du *je* enfin parvenu au terme de ses mutations se dessine comme suit :

Haranguant les foules, j'ai compris que j'avais fondé un peuple, un très grand peuple qui me suit partout désormais.

Il y a des communistes, des homosexuels, des juifs, des cyclistes, des chrétiens, des drogués, des footballeurs, des femmes, beaucoup de femmes, des mères de familles, des putes, des imams, eh oui, des enfants, des pieds-noirs, des Noirs, des fleuristes, des arabisants, des francisants, des yougoslavisants, des chauffeurs de taxi, des fils de putes, des mécaniciens, des blonds aux yeux bleus, des crépus au cœur d'or. (p. 77-78)

Mais je m'en voudrais de réduire ce court récit à des résonances politiques claires, à un prêche univoque ; car c'est précisément contre cette lecture que s'élève le texte. J'aimerais plutôt terminer en insistant sur le brouillage qu'il fait subir à toutes les

formes de l'unicité: du temps, de l'histoire, du sujet, de la langue. D'un point de vue strictement littéraire, ce qui rend le texte d'Aziz Chouaky particulièrement séduisant, c'est la légèreté avec laquelle il fait valdinguer les registres de langue, les styles, les catégories grammaticales (ainsi tout substantif semble un verbe en puissance); et je ne saurais trop recommander un texte où ça extrême et ça violence, où ça cause et ça disserte, un texte qui sait tout à la fois concasser l'histoire, la langue et les discours ambiants (notre drogue la plus toxique...).

Robert Dion